

Les populations du lac Tchad

Un patchwork ethnique complexe et mouvant

LES STRUCTURES DU PEUPEMENT des pourtours actuels du lac sont liées à la progressive rétraction des grands marais du paléo-Tchad. De nombreux peuples éleveurs et cultivateurs se sont retrouvés mêlés au sein du royaume du Kanem-Bornou. Dans la deuxième partie du ^{xx}e siècle, l'intrication tourne à la babélisation sous l'effet du passage du lac au stade de Petit Tchad, qui favorise l'essor de systèmes agro-halio-pastoraux à la fois très productifs et fondés sur la mobilité.

Un peuplement ancien en constante recomposition

La « kanembouisation » des peuples conquis au nord du lac (Bedde, Ngizim, Koyam, colonies Boulala, Bouduma et Kouri) s'est poursuivie avec le Bornou, la « bornouisation » naturalisant à son tour d'anciens peuples Sao, les Babur, Marghi, Gamergu, Mandara, Baldabu... et ce jusqu'à la fin du ^{xix}e siècle. Le Bornou est devenu une machine à intégrer les peuples entrés dans sa mouvance, par l'islamisation, l'encadrement administratif, l'imposition de la langue et aussi le mode d'habiter et de se vêtir. Les scarifications faciales et corporelles du Bornouan seront également adoptées, même par les communautés d'éleveurs et des peuples de la périphérie : Mandara, Kotoko, Musgum.

Les campagnes de razzia alimentent cependant régulièrement le cœur d'un pouvoir prédateur qui ne cesse de croître en accumulant un maximum de captifs. Face à cet État hégémonique, les îles du lac Tchad, les plaines amphibies du Logone ou encore les monts Mandara deviennent des sanctuaires de repli pour nombre de populations. Les Boudouma (ou Yedina) ont ainsi pu conserver leur indépendance dans le labyrinthe de végétation palustre des archipels du nord et ceux qu'ils partagent avec les Kouri dans le bassin oriental. Les Boudouma possédaient des points d'ancrage sur les rives pour pratiquer une sorte de cabotage commercial, mais surtout opérer des rezzous.

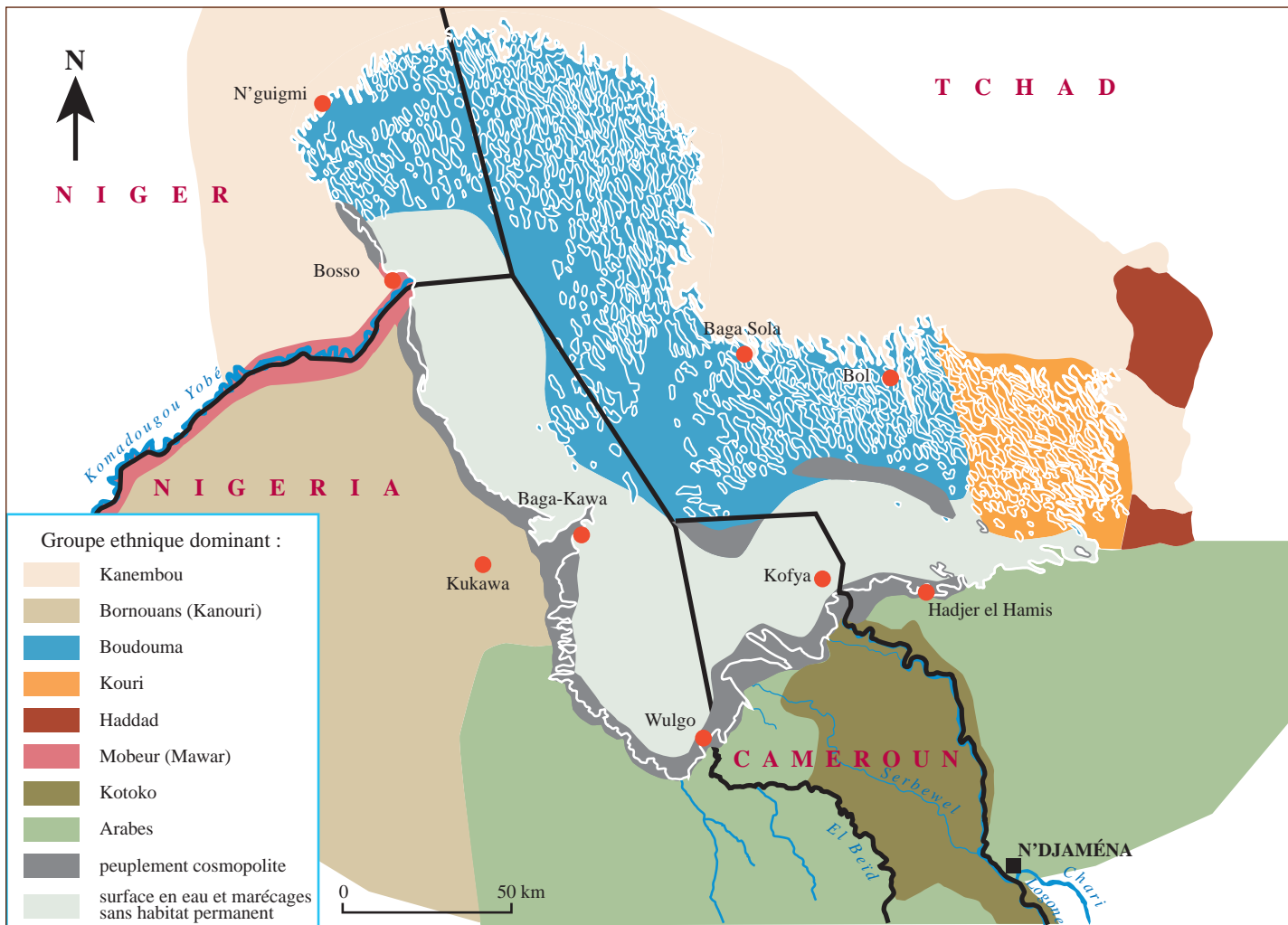
La paix coloniale provoqua la mise en mouvement de pêcheurs devenus coureurs de fleuve, et d'éleveurs qui purent se déplacer plus aisément qu'autrefois. Les activités de pêche restèrent cependant très limitées jusqu'à la fin des années

1950 quand les pêcheurs eurent enfin les moyens techniques d'exploiter les eaux libres. La course au lac, consécutive à l'installation du Petit Tchad après la sécheresse de 1973, a provoqué, sur ses rives méridionales, l'arrivée d'une nuée de populations, chacune voyant tour à tour son eldorado dans la pêche, l'élevage, l'agriculture ou une combinaison de ces activités.

Le Petit Tchad et ses conséquences démographiques

Les pêcheurs viennent d'abord de l'arrière-pays, entraînant avec eux leurs lots de manœuvres recrutés chez des voisins. Pour les Kotoko, ce sont les Musgum et les Masa, alors que les Kim sont accompagnés de Marba et Musey, et les Ngambay Bao de Sara et de Laka. Certains pêcheurs proviennent de zones plus éloignées, comme les Jukun de la Bénoué entraînant Yungur et Mumuye, et surtout les groupes haoussaphones prosélytes de l'islam dont le recrutement, plus large encore, intéresse Kabawa, Nufawa, Bata, Marghi... Le lac, enfin, accueille les pêcheurs professionnels d'Afrique de l'Ouest : les Bozo du Mali et, avec eux, les Bamanan, les Dogon... Cette cohabitation est partout manifeste. Dans l'île de Kofya, à l'embouchure du Chari, on pouvait, en 2005, recenser près de 70 appartenances ethniques revendiquées. On compte aussi des groupes de jeunes pêcheurs Masa, Kabalaï, Marghi... qui sur les îles proches des eaux libres travaillent pour des notables Boudouma. D'autres encore s'enrôlent dans des équipes d'entrepreneurs bornouans ou haoussa, utilisateurs de sennes (*taro*).

Le Petit Tchad devient une véritable aubaine avec ses vastes marnages propices aux cultures. Aussi le mélange de populations dans les campements de pêcheurs se reporte-t-il sur les villages bordant les rives anciennes du lac. Ici, chaque communauté (Kotoko, Bornouans, Haoussa, Arabes, Peuls, Mobeur...) dispose de son quartier avec à sa tête son *bulama*. Une nouvelle ligne de villages, enfouis sous les frondaisons de *Prosopis juliflora*, se développe en arrière de l'estran. Ces villages n'en gardent pas moins leurs campements de pêche, le plus souvent sur des *kirta*, îles flottantes particulières des rives de la cuvette sud du lac. Chaque communauté revendique ses *kirta* aménagées avec leurs planchers flottants d'*ambadj*.



Répartition actuelle des populations du Lac

La situation actuelle : un défi cartographique

L'historicisation, comme la cartographie des éleveurs autour du lac, est toujours malaisée à réaliser. Les communautés peules étaient présentes de longue date au sud du lac. Elles ont cédé du terrain vers le XVIII^e siècle devant les constantes infiltrations de fractions arabes Salamat. Toutefois les Arabes n'approchèrent que tardivement les rives en raison des insécurités. Il a fallu attendre la famine de 1913-1914 pour que s'amorce un mouvement vers le lac. Mais ce sont les pâturages créés par le Petit Tchad qui ont provoqué l'arrivée en force des éleveurs du Nigeria et surtout du Tchad : Arabes, Bibe Woyla, Uuda'en... Ils installent leurs campements de tentes de nattes ou de toiles dans les intervalles, toujours mouvants, pris entre les autres usagers du lac, pêcheurs et agriculteurs. Parmi les populations mêlées, deux groupes, Haoussa et Arabes, l'emportent et se livrent une concurrence à la fois commerciale et linguistique. Dominant déjà le commerce du bétail, les Arabes n'en

progressent pas moins dans d'autres négoce. Sur les rives méridionales du lac, les populations arabes tendent à devenir prépondérantes. À Darak, par exemple, en 2010, elles font jeu égal en nombre avec les communautés bornouanes et haoussaphones réunies.

Quant aux aires de peuplement Kanembou et Kanouri, leur différenciation devient incertaine au niveau de la Komadougou Yobé. Serait-il encore possible de dresser une carte faisant apparaître les vieilles « nations » du Kanem-Bornou, comme celle tentée au XIX^e siècle par G. Nachtigal? Des enquêtes récentes en milieu bornouan révèlent largement leur oubli, alors que certains individus inclinent à se rattacher aux seules fractions valorisées, Magumi ou Tomaghra.

Les grands ensembles Boudouma éclatés sur le pourtour du lac et dans les archipels ne recouvrent plus des espaces géographiques propres, à la différence des Mobeur sur la basse Komadougou Yobé et des Kotoko entre El Beïd et



© G. Magrin, 2008

Femmes Peul en transhumance près de Gredaya (rives méridionales, Tchad)

Chari, dont les juridictions et les langues se superposent exactement. Kouri et Kangena présentés comme des groupes résiduels échapperaient à tout redécoupage, de même que les Babalia, à l'est du Chari. Mention doit être faite des Haddad à l'est du lac Tchad : l'appellation d'ethnie ne leur a jamais été octroyée, aussi doivent-ils leur assignation identitaire à leurs activités (forge et chasse) qui les contraignent à l'endogamie. Au nord du lac, sur le Bahr el Ghazal, perdure le jeu mobile de l'utilisation des pâturages entre éleveurs Toubou, arabes et peuls.

Le kaléidoscope ethnique d'il y a quelques décennies a fait place à une inextricable cohabitation, moins sur les bords septentrionaux du lac relativement stables que sur toute la rive méridionale de la cuvette sud, de Baga-Kawa à l'est d'Hadjer el Hamis. Elle concerne également la partie des archipels qui jouxte les eaux libres du lac, où, chaque année, les campagnes de pêche rebrassent le contenu humain des campements. Le Lac est ainsi le lieu d'une intrication ethnique de plus en plus complexe, qui questionne la place de l'autochtonie dans la définition de l'accès aux ressources.



© C. Rangé, 2012

Pêcheurs dans le delta du Chari
Commerçant Arabe (en djelaba), patron de pêche Haoussa (debout, à sa gauche)
et pêcheurs arabes, Haoussa, Kotoko et Kanouri (île de Toumboun Da, Cameroun)

Seignobos Christian.

Les populations du lac Tchad : un patchwork ethnique complexe et mouvant.

In : Magrin G. (ed.), Lemoalle Jacques (ed.), Pourtier R. (ed.), Déby Itno I. (pref.), Fabius L. (pref.), Moatti Jean-Paul (postf.), Pourtier N. (cartogr.), Seignobos Christian (ill.). Atlas du lac Tchad.

Passages, 2015, numero spécial 183, p. 70-73.

ISSN 0987-8505